

~ DIMANCHE 28 MAI 1911 ~

Prix : 15^c

Journal des Voyages

JOURNAL HEBDOMADAIRE



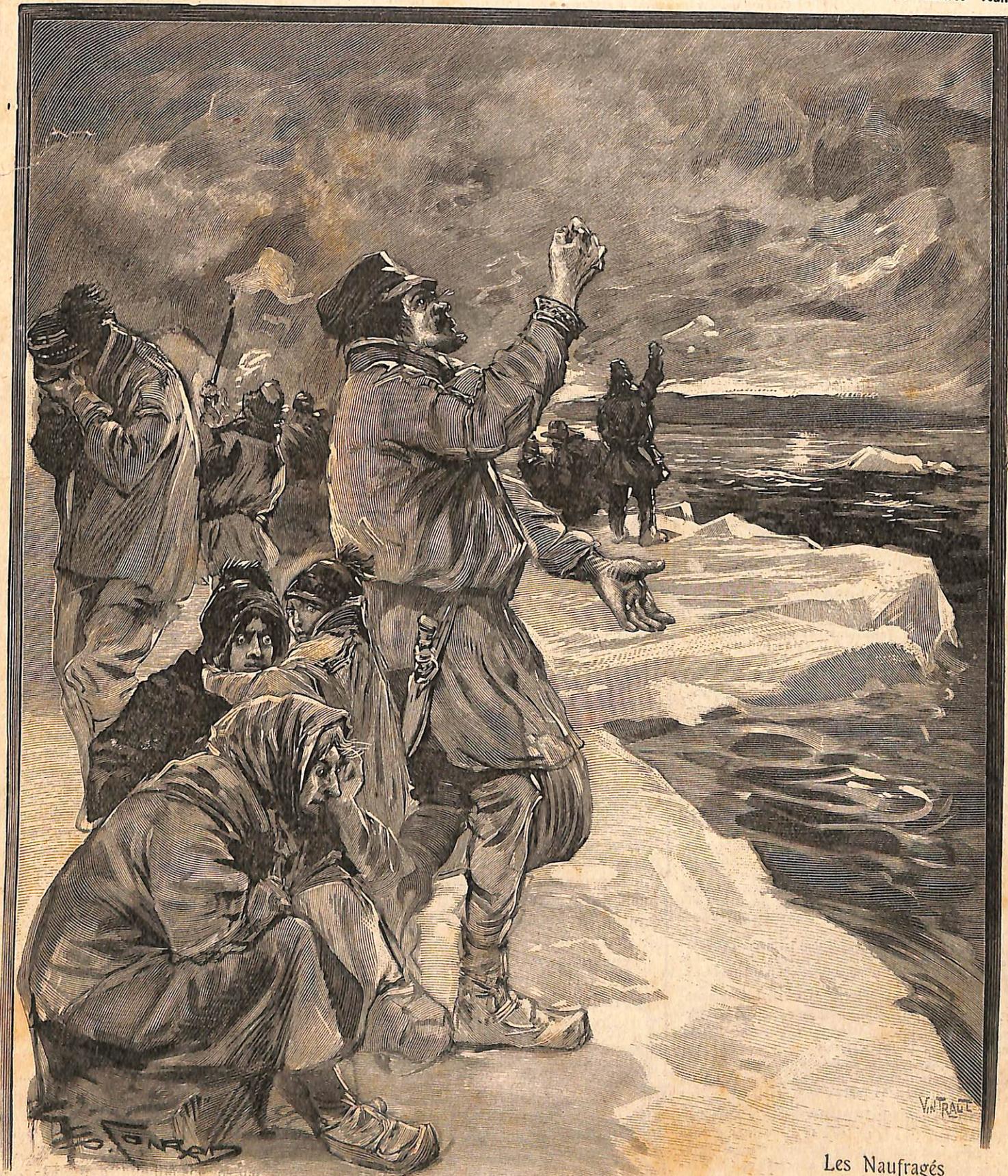
Bureaux : 146, rue Montmartre.
PARIS (2^e)



et des Aventures de Terre et de Mer



"Sur Terre et Sur Mer"
"Monde Pittoresque"
"Terre Illustrée" réunis.



Les Naufragés
de la Banquise

par ANDRÉ REUZE

Aux remous laissés derrière par l'iceberg, les naufragés comprirent que le flot les avait entraînés si loin de la côte qu'aucun secours ne leur parviendrait plus. Pourtant ils recommencèrent leurs appels, mais leurs cris désespérés restèrent sans réponse.

N° 756. (Deuxième série.)

N° 1768 de la collection.

Prix des Abonnements

TROIS MOIS	
Paris, Seine et S.-et-O.	2 50
Départ. et Colonies...	2 50
Etranger.....	3 fr.
SIX MOIS	
Paris, Seine, S.-et-O.	4 fr.
Départ. et Colonies..	5 fr.
Etranger.....	6 fr.
UN AN	
Paris, Seine, S.-et-O.	8 fr.
Départ. et Colonies..	10 fr.
Etranger.....	12 fr.

Le montant de l'abonnement doit être adressé par mandat-poste ou mandat-carte à M. le Directeur du *Journal des Voyages*, 146, rue Montmartre, Paris.

Les paiements en timbres-poste sont acceptés mais en timbres français seulement.

CONCOURS DE MAI

NOTICE EXPLICATIVE

Dans chacune des quatre séries de ce concours, il s'agit de trouver, non pas écrits avec leur orthographe, mais donnés par la consonnance, des noms très connus d'animaux d'espèces diverses. Par exemple, dans cette phrase : « La bête braie, me lance une ruade, et tourne autour du piquet dont elle n'a pu se dégager parce que les domestiques l'y ont bien attachée », on aurait les noms d'un poisson, d'un oiseau, d'un insecte et d'un fauve : brème, étourneau, puce, lion.

Certains noms se présentent à plusieurs reprises ; mais il faut les prendre seulement la première fois qu'ils sont dans le texte, et ne plus les reproduire. Vous obtiendrez ainsi un certain nombre de noms différents d'animaux dont vous voudrez bien nous envoyer la liste établie dans l'ordre, en mentionnant en tête : 1° vos nom et adresse ; 2° le nombre total des noms d'animaux que vous aurez trouvés ; 3° la solution de cette

QUESTION DE CLASSEMENT : Quel chiffre total d'envois nous vaudra ce concours ?

L'AFFAIRE GOUROUX-HOQUET

4^e Série. — Quand Gouroux est ivre, il est méchant. L'autre jour qu'il décrivait des arbesques, apercevant le père Hoquet, l'air serein, bras ballants, proie facile, il s'est élancé sur lui pour l'étrangler. Le concierge, qui s'était avec succès entremis l'an dernier déjà dans une circonstance semblable, sortit tout de go et l'en empêcha, calme et digne. Mais tout à coup la chevelure de Gouroux se hérissa : on sent qu'il va se passer quelque chose de grave. Effectivement, l'ivrogne saisissant le propriétaire au cou, l'œuvre de mort va s'accomplir quand l'agresseur perd drôlement l'équilibre. J'arrivais à ce moment : vite je le ligote dès qu'il est tombé. Lié solidement, il râle presque, mais n'est pas au bout : le dogue qui m'accompagne l'attaque sur un signe de moi, et il mord, ce toutou !... Gouroux sera condamné, car l'inculpation est grave. J'arrive au tribunal. Après avoir erré dans cinq ou six galeries, j'apprends que l'affaire est remise à quinzaine. Ah ! ne soyez jamais témoin !...

Prime à nos Abonnés

Tout abonnement ou réabonnement de six mois ou d'un an donne droit à une magnifique prime gratuite : *Les Records du Monde* captivant album illustré en couleurs, donnant en une succession de pages animées les records de tout genre établis par les différents pays et les différents peuples.

En raison du grand succès obtenu par cette prime et de son tirage limité, il ne nous en reste plus qu'un petit nombre ; aussi engageons-nous ceux de nos abonnés qui ne l'ont pas encore reçue à renouveler leur abonnement dès maintenant car dans quelques semaines il ne nous sera plus possible de la leur offrir.

MARCHE A SUIVRE

Les solutions des 4 séries devront nous parvenir ensemble et sur une seule feuille au plus tard le lundi 5 juin, adressées sous enveloppe affranchie à M. Henri BERNARD, *Service des Concours*, 146, rue Montmartre, Paris (2^e), et accompagnées d'une bande d'abonnement ou des 4 bons de concours figurant au bas de la dernière page de nos numéros de mai. Les solutions et le palmarès paraîtront le 9 juillet.

A NOS NOUVEAUX LECTEURS

A nos nouveaux lecteurs désireux de prendre part à cet attrayant concours, nous pourrions adresser franco les numéros 753, 754 et 755, dans lesquels ont paru les trois premières séries de l'affaire Gouroux-Hoquet. Pour les recevoir, il leur suffira d'envoyer, sous enveloppe affranchie la somme de 0 fr. 30 en timbres-poste français à M. le Directeur du *Journal des Voyages*, 146, rue Montmartre, Paris (2^e).

Notre Table des Matières

AVEC LE PRÉSENT NUMÉRO tous nos abonnés recevront à titre de prime gratuite les couvertures, titres et tables des matières du premier semestre 1911 du *Journal des Voyages*, qui leur permettront de réunir en volume les numéros de décembre 1910 à fin mai 1911.

NOTRE COUVERTURE, artistement présentée et reproduisant l'une des plus jolies illustrations de première page du semestre, porte au dos la liste de tous les grands romans d'aventures parus dans le *Journal des Voyages* de 1896 à 1909, avec l'indication du nombre de numéros que comporte chaque récit, chacun de ces numéros pouvant être envoyé contre la somme de quinze centimes.

NOTRE TABLE DES MATIÈRES, ingénieusement conçue et établie avec le plus grand soin, permet de retrouver instantanément les articles ou les illustrations auxquels on veut se reporter. Elle comporte en effet :

1° Un classement méthodique par pays et par genres, donnant dans l'ordre géographique la liste de tous les récits, articles ou échos parus dans le semestre ;

2° Un classement alphabétique par noms d'auteurs avec renvoi aux numéros et aux pages du journal et indication du nombre de dessins accompagnant chaque article ;

3° Une liste très complète de tous les noms d'explorateurs, voyageurs et coloniaux cités dans les vingt-six numéros du *Journal des Voyages* composant le semestre.

POUR NOS ABONNÉS. Cette table des matières est indispensable à tous ceux qui conservent la collection du *Journal des Voyages* et leur rendra de précieux services.

Ainsi que nous le disons plus haut, elle est offerte gratuitement à nos abonnés à la fin de chaque semestre (31 mai et 30 novembre).

POUR NOS LECTEURS. Nous tenons également ces titres et tables à la disposition de nos lecteurs qui pourront les recevoir franco contre la somme de vingt centimes adressée en timbres-poste français à M. le Directeur du *Journal des Voyages*, 146, rue Montmartre, Paris.

Dans le Golfe de Finlande

Les Naufragés de la banquise

Au mois de février dernier, le golfe de Finlande fut le théâtre d'un drame épouvantable. Les catastrophes n'y sont malheureusement pas rares, car malgré les vingt-deux phares disséminés le long des côtes, la navigation y est fort dangereuse. Non seulement le golfe est semé d'innombrables récifs, mais au printemps les icebergs apportés par les fleuves rendent la navigation terriblement périlleuse.

Pendant, ce n'est pas dans un naufrage ordinaire que périrent dernièrement des centaines de pêcheurs finnois près de l'île Lavensaari. Les circonstances dans lesquelles ils trouvèrent la mort rappellent le fameux naufrage du radeau de la *Méduse*, de sinistre mémoire.

Pendant tout l'hiver le golfe de Finlande gèle presque entièrement, au moins jusqu'au formidable roc de Hogland. Les pêcheurs peuvent alors s'avancer loin sur la banquise, les eaux ne redevenant libres que vers le mois de mai.

Au moment du drame de Lavensaari, cinq cents pêcheurs, hommes, femmes et enfants, trop confiants, avaient cru pouvoir s'éloigner sur la glace pour aller chercher le poisson dans les eaux reculées du golfe. Sans que rien pût leur faire prévoir sem-

blable catastrophe, la banquise, craquant tout à coup, les emporta dans la brume, à la dérive, sous les regards terrifiés d'autres pêcheurs demeurés sur la terre ferme.

On partit aussitôt à leur recherche, mais c'est seulement trois jours plus tard que des bateaux de pêche recueillirent les survivants. Ceux-ci, ayant passé en mer trois jours et trois nuits, venaient de subir des souffrances terribles. La banquise diminuait continuellement et des masses de glace portant quarante à cinquante personnes s'en détachaient successivement. Beaucoup de naufragés s'étaient noyés sous les yeux de leurs camarades. Il en restait cent vingt sur cinq cents !...

Si horrible que soit ce drame, il ne constitue pas une exception. Il restera plus qu'aucun autre dans la mémoire des Finlandais parce que jamais la banquise n'avait encore fait, d'un seul coup, autant de victimes, mais plusieurs fois déjà la mer s'est vengée des pêcheurs qui voulaient l'exploiter malgré son manteau de glace.

Dans les cabanes de ces *Ingrikkot Ijors* qui habitent les rives du golfe de Finlande et vivent principalement de pêche, on raconte volontiers sur ce sujet de très dramatiques histoires. Les Finlandais, comme tous les peuples du Nord, sont superstitieux et, leur imagination aidant, ils agrémentent et compliquent souvent leurs récits en se les transmettant. Mais il en est de plus poignants dans leur stricte vérité que n'importe quelle légende. Le drame que nous allons conter, et qui remonte à quelques années, est de ceux-là. Il a précisément pour cadre la silhouette désolée d'une banquise errante.

Ils étaient cent cinquante pêcheurs

d'un pauvre village situé près d'Helsingfors, qui mettaient leur travail en commun et vivaient tant bien que mal au bord du golfe. En été ils n'avaient pas trop à se plaindre. Les morues, les saumons, les harengs abondaient. Ils prenaient aussi des huîtres, des homards et des écrevisses de mer. Dans les rochers ils dénichaient des œufs d'oiseaux. Mais en hiver c'était souvent la famine. Alors ils devaient se contenter d'un mauvais pain fait d'écorce de sapin et de racines sauvages broyées ensemble. A ces moments-là ils n'hésitaient pas à s'aventurer sur la banquise pour pêcher malgré les rigueurs de la température.

Un jour qu'ils s'occupaient à faire des trous dans la glace pour y jeter leurs lignes, une femme cria tout à coup :

« Regardez, regardez là-bas ! »

Une bande de renards arctiques, tout blancs dans leur robe d'hiver, fuyait en effet vers la terre avec les signes de la plus évidente frayeur.

« La glace n'est pas sûre, dit un vieillard prudent. Rentrons, car le dégel pourrait bien venir plus tôt que nous ne l'attendons. »

Mais il était déjà trop tard. A peine venaient-ils de plier leurs engins de pêche qu'un craquement horrible s'éleva dans la baie. En même temps, la glace tremblait sous leurs pas, comme la terre tremble dans les pays volcaniques.

Une énorme banquise, s'étant détachée de la côte, les emportait dans le brouillard vers l'inconnu...

Les femmes éperdues sanglotaient, serrant leurs enfants sur leur poitrine. Les hommes tendaient le poing vers le ciel en un geste d'inutile révolte.

Les avait-on vus de la côte... Comprendrait-on la catastrophe... Aurait-on le temps de les secourir... Ils discutaient à voix basse, impressionnés plus qu'ils ne voulaient le laisser paraître. Dans les bras des femmes on entendait gémir les petits, effarés, la tête cachée sous les fourrures.

Le jour baissait rapidement, ce jour gris des pays froids qui paraît provenir d'un soleil malade, trop affaibli pour percer la brume. La neige se mit à tomber, très lente, et chacun de ses flocons semblait une touffe légère du coton dont la mort tisserait leur linceul.

En faisant l'inventaire de leurs sacs, ils réunirent à cent cinquante la nourriture de quarante hommes... Un vieux patron de barque nommé Keijuiset distribua à chacun sa ration frugale. Demain encore ils pourraient tromper leur faim, mais après...

Après... ils n'auraient plus besoin de manger sans doute. Le froid qui, de la glace, leur montait aux jambes en tuerait plus d'un dans la nuit.

On avait placé au centre les femmes et les enfants. Autour, les hommes leur faisaient un rempart contre le vent levé brusquement en bourrasque. Les tout petits dormaient dans l'insouciance de leur âge. Là-bas, à l'extrémité de la banquise un

chien oublié hurlait à la mort ! Au milieu de la nuit un grand cri d'épouvante réveilla soudain ceux qui dormaient.

« Nous coulons..., nous coulons ! »

La banquise disloquée venait de se fendre sur une roche sournoise. Sans rien voir, sans comprendre, crispant dans la nuit vide leurs mains désespérées, des hommes disparurent...

Les autres se comptèrent en s'appelant par leurs noms :

« Ilmarinen?... »

— Présent !

— Segoztad?... »

— Présent !

— Hango ?..... Hango?... »

Le silence... Un sanglot étouffé de femme et le vieux Keijuiset appelait un autre nom. Quatre-vingt-quinze voix seulement répondirent. Il manquait cinquante-cinq pêcheurs !...

Pour les autres l'angoisse continua, l'angoisse de la fin prochaine sur ce radeau de glace bercé parfois d'un lent mouvement de tangage.

Hier soir encore, ses dimensions étaient énormes, mais maintenant qu'il fondait peu à peu après s'être brisé en deux sur les récifs, quelle largeur avait-il ?

Cette nuit dont ils souhaitaient ardemment la fin, ne la regretteraient-ils pas tout à l'heure quand son évanouissement dévoilerait à leurs yeux les dimensions de la banquise...

L'atmosphère autour d'eux s'éclaircit enfin, comme à regret. La brume moins épaisse laissa voir autour d'eux un cercle vide de mer clapotante. Aux remous laissés derrière par l'iceberg, ils comprirent que le vent et les courants marins les entraînaient toujours loin de la côte. Alors ils désespèrent tout à fait, car depuis une dizaine d'heures le flot devait les avoir entraînés si loin qu'aucun secours sans doute ne leur parviendrait plus. La banquise les porterait un jour, deux peut-être... mais la faim et le froid les décimeraient tellement d'ici là que bien peu d'hommes termineraient leurs souffrances dans la noyade.

Vers midi, un grand Karélien aux yeux gris, à la peau brune, que l'on appelait Tellervo, se dressa tout à coup, la main tendue vers la mer.

« Un canot... un canot... là ! »

On le crut fou d'abord, mais, en suivant son geste, les autres aperçurent en effet la silhouette noire d'une barque estompée dans le brouillard, et ce fut un délire d'espérance.

Ils se mirent à cinquante pour donner plus de force à la clameur de leurs poitrines. Sûrement leur appel parvenait jusqu'à l'embarcation. Pourtant aucun signal ne leur répondait. Dix fois ils recommencèrent, et toujours leurs cris de détresse mouraient sans réponse sur l'océan glauque. A la fin ils comprirent... La barque était abandonnée. Pour tout secours la Providence leur envoyait une épave... Et ils recommencèrent à maudire, sous le regard indifférent de ceux qui agonisaient.

Cependant Tellervo le Karélien avait entraîné à l'écart une dizaine de ses camarades.

Ce canot abandonné, en somme, c'était mieux qu'une banquise fondante. On pourrait y tenir plus longtemps, rencontrer un navire... et qui sait, en ramant, regagner la côte... Seulement, voilà, on y tiendrait dix, douze, tout au plus, en se serrant. Et ils étaient encore soixante-dix sur la banquise...

Un instant ils se regardèrent en silence, puis la même résolution farouche brilla dans leurs yeux. Chacun pour soi, après tout. S'ils se laissaient mourir avec leurs camarades, ceux-ci en seraient-ils plus avancés ?...

Le canot à la dérive se rapprochait peu à peu de l'iceberg. Quand il ne fut plus qu'à une centaine de brasses, Tellervo et ses camarades se lancèrent à la nage sans rien dire, devant leurs compagnons stupéfaits. Quand les malheureux comprirent enfin, ce fut un concert de malédictions et de blasphèmes. Les misérables étaient déjà loin, mais le froid les saisit vite. Sur douze, sept seulement parvinrent jusqu'à l'épave. Les autres coulèrent à pic.

La haute stature de Tellervo se détachait, debout dans la barque. Il avait des avirons et s'en servait déjà. Sous les yeux des pauvres abandonnés, le canot s'éloigna lentement vers le salut ou la mort. Pendant quelques minutes, ils virent les fuyards ramer avec ensemble, puis se lever dans le canot en regardant autour d'eux, pleins de terreur.

Ils discutaient en gesticulant. Leurs voix parvenaient jusqu'à la banquise.

« Je te dis que l'eau monte. »

— Oui, j'en ai jusqu'à ma jambe.

— Il y a une voie d'eau là à l'arrière.

— C'est notre poids qui fait couler l'embarcation.

— Ah ! malheur... malheur !... »

Ils avaient lâché leurs avirons et se regardaient blêmes de peur, car ils se voyaient perdus. On avait abandonné cette barque sur la mer parce qu'elle n'était plus utilisable. Vide, elle pouvait flotter, mais leur poids la faisait couler lentement.

L'eau leur montait jusqu'aux genoux. Alors ils se ruèrent les uns sur les autres, véritables bêtes sauvages, cherchant mutuellement à se précipiter à la mer pour alléger d'autant le canot.

Tandis que de la banquise, les naufragés contemplaient cette scène d'horreur, un appel lointain les fit se retourner. Derrière eux, à quelques encablures, un bateau de pêche, parti depuis la veille à leur secours, naissait rapidement de l'inconnu grisâtre où se confondaient le ciel et l'eau.

Tendant leurs mains tremblantes vers le petit bateau qui leur apportait la vie, ils tombèrent à genoux, les yeux baignés de larmes. Et tandis que leurs sauveteurs abordaient, ils ne tournèrent pas la tête pour voir une dernière fois, au ras de l'eau, dans la brume, le geste désespéré des lâches qui achevaient de mourir.

DANS L'ÎLE DE CRÈTE

Le Cimetière Musulman de la Canée

Le cimetière musulman de la Canée, ou plutôt *Kania* en grec, *Hania* en turc, est plus grand que le cimetière chrétien.

Il est placé dans un site admirable. De là, l'on aperçoit la mer entre les promontoires de Rhodopon et d'Akrotiri, ainsi que les Monts Spakiotiki, ou Montagnes Blanches.

Les tombes sont disséminées dans la verdure. Chacune se compose d'un soubassement en maçonnerie. Il supporte la base d'une pierre haute qui se termine soit en ogive, soit en cintre. Des fleurs et des arabesques sont sculptées en relief, ou encore des caractères turcs constituant des passages du Coran.

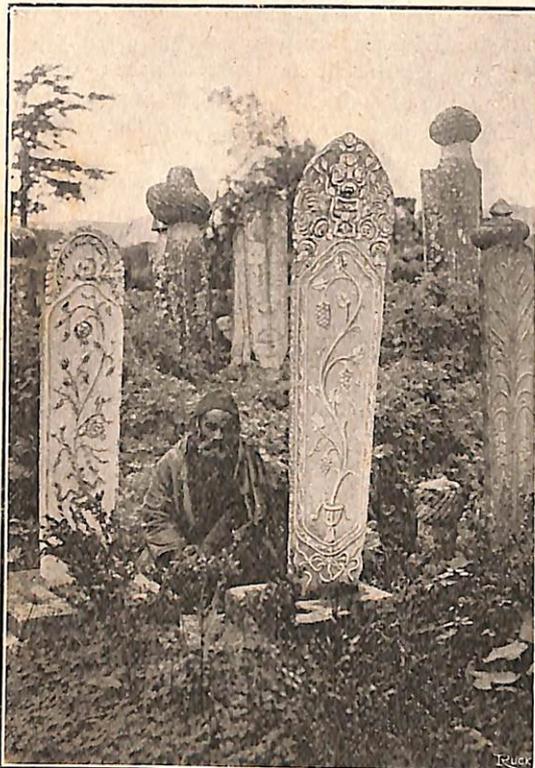
En cet endroit, disent les musulmans, les morts sont heureux. Mais ils souffrent jusqu'à ce qu'ils soient dans la terre. Et certes, les funérailles extravagantes qu'on leur fait doivent les gêner beaucoup.

Dès qu'un musulman est mort, sa mère ou sa femme court sur le seuil de la porte et crie au dehors : « Allah hou ! Allah hou ! »

Aussitôt les voisins et les amis accourent, et chacun, pour exprimer à cette mère ou à cette veuve ses condoléances, la saisit, la hisse sur son épaule et, ainsi élevée en l'air, il la secoue vigoureusement et même jusqu'à un tel point que la pauvre tombe en syncope. Cependant, les pleureuses arrivent. Elles débattent avec la veuve, revenue à elle, le prix de leurs larmes. Et, l'accord une fois établi, elles poussent des gémissements lamentables et s'égratignent le visage au point de paraître verser des pleurs de sang.

Sur le cercueil du mort, on met son turban. D'abord, ses parents le portent sur leurs épaules.

Mais, bientôt, les amis aspirent à cet honneur et s'emparent du cercueil. Et c'est un changement



Les tombes sont disséminées dans la verdure, et sur la pierre haute sont sculptées des fleurs et des arabesques ou des caractères turcs, constituant des passages du Coran.

répété tous les vingt pas. Dans la maison, on enlève les tentures, les glaces, les tapis. Tout le temps du deuil, les femmes de la famille ne porteront plus de bijoux. Et, quand les serviteurs iront au cimetière porter des fleurs, ils mettront leur bonnet à l'envers.

ANDRÉ CHARMELIN.

LES MILLE ET UNE AVENTURES

Les Coureurs de « Llanos »

par
HENRY LETURQUE

CHAPITRE I (Suite.)

L'HOMME voit, il accourt et recule aussitôt.

Les lances ont brusquement cessé de cracher et, reprenant le dessus, le feu jaillit en volutes tourbillonnantes.

Le bassin est à sec; plus la moindre goutte de liquide à opposer à l'élément destructeur. De l'autre côté du palais, la fumée est telle qu'il est impossible d'y tenter le sauvetage.

On ne voit même pas les murs.

Tout à coup, par un de ces phénomènes si fréquents sous l'équateur, le vent chasse de terre et prend subitement de la force.

Les matelots font tous la même réflexion :

« C'est une saute de vent, la brise fraîche, on va peut-être voir. »

Ils s'élancent déjà à la suite de leur chef, qui, lui aussi, va voir; ils contournent le bâtiment.

Presque plus de flammes.

Le feu, faute d'autres aliments, s'en tient à la façade principale, où, déjà rabat la fumée, plus compacte encore. Les murs, noirs, lézardés, apparaissent, avec, par-ci, par-là, quelques nuages cendrés.

« On va le sauver ! » font les *mathurins* 1.

Tout joyeux, avant même que l'enseigne ait eu le temps d'en donner l'ordre, ils courent aux échelles, reviennent avec ces appareils de sauvetage et, d'un mouvement réflexe, celui de la conservation... baissent la tête.

Le ballon, auquel personne ne pense plus, vient de réapparaître, saisi lui aussi par la saute de vent et emporté à une vitesse de plus en plus rapide vers la mer.

Voyant le danger, les aéronautes ont voulu descendre avant de passer au-dessus de la ville; ils n'en ont pas eu le temps et leur ancre rase le toit des premières maisons. Le palais du gouverneur est sur leur route, ils voient l'incendie, le ballon va traverser les flammes, il va faire explosion.

C'est la mort hideuse, leur corps déchiqueté en morceaux.

Les deux officiers n'hésitent pas, ils jettent une partie de leur lest et le ballon se relève au moment même où il va toucher le mur de l'hôtel. Mais l'ancre a dû mordre légèrement sur la terrasse, car l'aérostat a comme un moment d'arrêt.

Un nouveau sac de lest par-dessus bord, il repart, invisible dans le nuage de fumée noire qui, comme lui, court vers la mer.

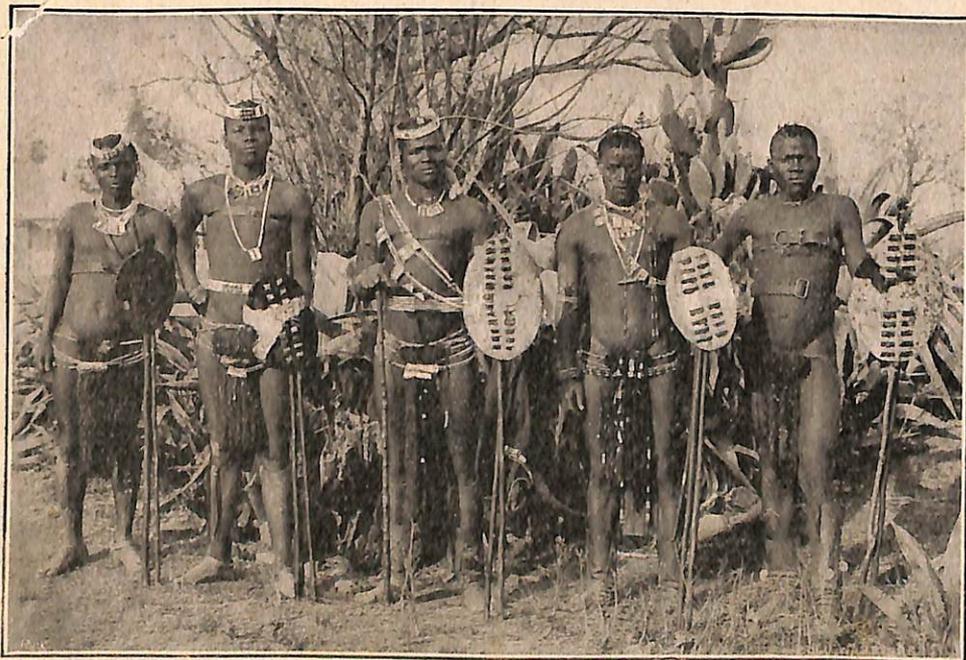
Seule, la partie supérieure de la sphère

1. Matelots.

Reproduction et traduction réservées. Voir le n° 755.

En Afrique australe

Une Armée noire



LES GUERRIERS DU ZOULOULAND

Grâce à l'organisation militaire des Zoulous, peu s'en fallut, il y a quelques années, qu'une seconde Abyssinie se fondât en Afrique australe. Songez que, sans autres armes que leurs zagaies et quelques fusils de vieux modèles, les Zoulous infligèrent de sanglantes défaites aux troupes anglaises. Imaginez 30,000 Zoulous armés de carabines à répétition et de mitrailleuses. Et vous avez les éléments d'une guerre qui ne se terminerait peut-être pas à l'avantage des races blanches. Comme on peut en juger par ce groupe, les Zoulous ont des formes athlétiques. Leur endurance physique est proverbiale.

V. F.

se montre dans les hautes régions. Elle passe au-dessus des trois rochers sinistres, nus, les trois sentinelles de la rade : l'Enfant-Perdu, la Mère, puis le Père, sur lequel s'élève le phare indiquant l'entrée du port.

Un matelot grimpe à une échelle, il est sur la terrasse, il n'aperçoit âme qui vive.

Il appelle.

Aucune voix ne répond à la sienne.

Dix de ses camarades sont déjà près de lui, cherchant comme lui sans rien trouver.

Plus de feu, plus de fumée.

C'est en vain que les braves gens fouillent partout; ils ne voient personne, ils ne trouvent aucun cadavre.

Le malheureux sera tombé dans une crevasse et, à cette heure, son corps est dans le brasier du rez-de-chaussée.

« C'est une journée de malheur, fait un pompier; ici, un homme brûlé, là-bas, deux autres qui vont se noyer. »

Il montre un point disparaissant, de plus en plus petit, du côté du large. L'un des aéronautes, qui aura sans doute voulu descendre, est à califourchon sur le bras de l'ancre.

Un sifflet bruyant déchire l'air, un bruit de chaînes monte du port, puis, trois feux, blanc, vert, rouge, apparaissent et s'éclipsent aussitôt. Une masse noirâtre se meut, gigantesque au milieu des ténèbres du port à peine éclairé par les quelques feux de la jetée.

C'est l'avis de l'État.

La stationnaire file à toute vapeur, en plein Est, là où le ballon a disparu, et, sur l'ordre du commandant, des bouées lumineuses sont parées, prêtes à être lancées à la mer quand les aéronautes pourront être rejoints.

Le lendemain matin, le gouverneur donne l'ordre de fouiller partout dans les décombres.

« Qu'on retrouve au moins son cadavre pour lui donner une sépulture convenable, » fait-il, le cœur gros, en suivant le travail d'un œil attentif.

Marguerite, sa fille, une sensitive, a voulu l'accompagner et, par moments, elle tamponne avec un mouchoir ses yeux rougis par les larmes.

Tout a été remué, tous les débris ont été enlevés et rien n'a été découvert des restes du forçat.

« Le malheureux aura été réduit en cendres, » murmure le gouverneur.

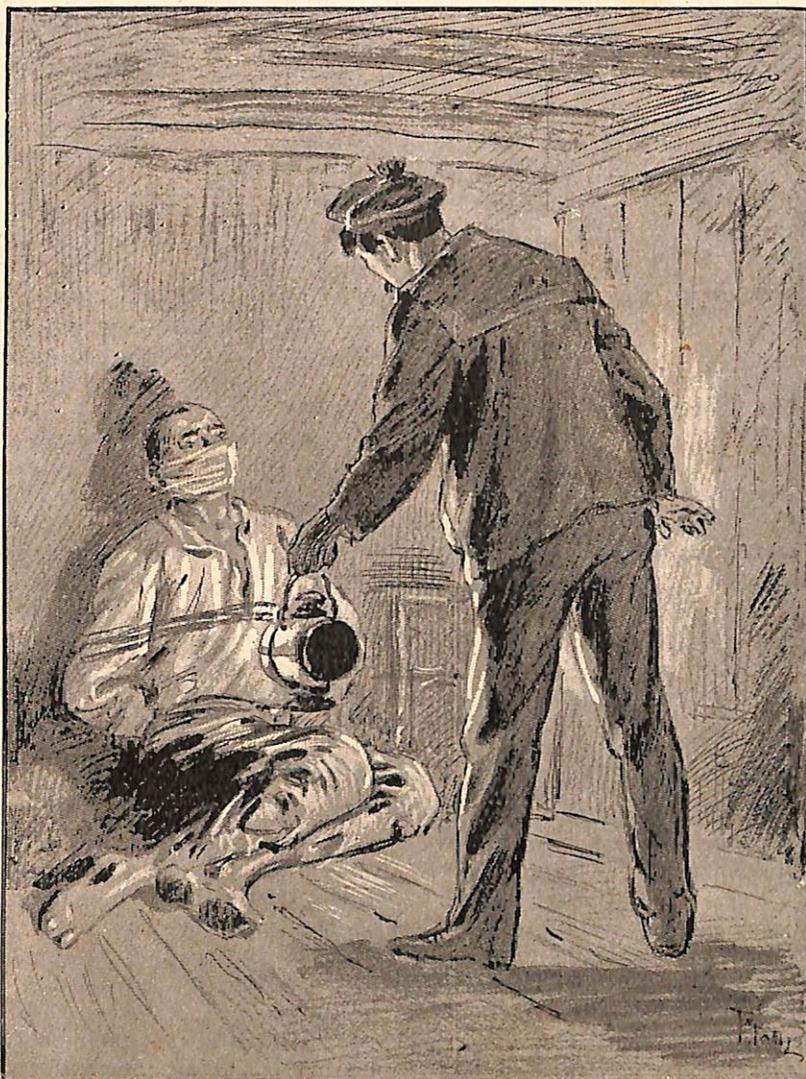
Et il pense :

« Victime de la justice des hommes, il est venu mourir ici, lui, le dernier rejeton d'une des plus vieilles familles de France. »

CHAPITRE II

Le trois-mâts *La Belle Louise*. — Manœuvres sur manœuvres. — C'est un ballon. — Le canot à la mer. — Naufragé aérien. — Et maman Louise? — Craintes du capitaine. — Dans la cambuse. — Arraînement. — Puisque maman nounou le veut. — Navigation sans feu. — Une lettre. — La tourterelle est une colombe. — Départ de la lettre. — Joie du gouverneur.

Le trois-mâts *La Belle-Louise*, un des plus beaux voiliers de la marine marchande française, un des plus rapides aussi, court en plein Sud, bâbord amures, coquettement incliné sous la poussée d'une forte brise



LES COUREURS DE « LLANOS »

Un matelot, lanterne en main, se tenait près de lui. (P. 456, col. 3.)

d'Est. A l'arrière, debout sur la dunette, le capitaine et ses deux fils, André et Fred, tous trois, sextant à l'œil, observent la hauteur du soleil.

Fred, le lieutenant, vient d'abaisser son instrument et commande :

« Pique huit ! Passe au loch ! »

Les deux frères descendent dans la chambre.

Quatre coups doubles résonnent aussitôt sur la cloche placée à portée du timonier et le maître d'équipage jette à l'eau une petite planchette en forme de triangle isocèle, garnie à sa base d'une lame de plomb et attachée par ses trois angles à une ligne fixée à un dévidoir.

La ligne commence à se dérouler.

« Tourne ! » fait le maître.

Un matelot, muni d'une ampoulette¹, la retourne aussitôt.

Le dernier grain de sable vient de tomber dans l'ampoule inférieure.

« Top² ! » crie l'homme.

Le maître arrête le filage de la ligne et pendant que trois autres matelots la rentrent mains sur mains, il compte, au fur et à mesure qu'ils passent devant lui, des morceaux de ruban rouge noués au filin.

Il va à la porte de la chambre et annonce :

« Nous filons dix nœuds. »

Les deux frères remontent sur la dunette.

« Eh bien ! où sommes-nous ? demande le capitaine à André, capitaine lui-même, on le sait, et remplissant près de son père les fonctions de second.

— Par 53° Ouest et 160° Nord, à cent dix milles de Cayenne.

— Bien. »

Le vieux capitaine se tourne vers son autre fils.

« Fred, donne la route et fais orienter les voiles. »

Le jeune lieutenant commande aussitôt.

« La barre au Sud-Ouest ! Borde les écoutes partout ! »

Le navire court alors grand'largue et il commence à venter grand frais.

« Il serait prudent, observe André, de diminuer la voilure, car il est complètement inutile d'arriver à Cayenne avant demain matin. La nuit, il vaut mieux être au large que sur les côtes. »

Mettant à profit les conseils de son aîné, qui ne manque jamais une occasion de parfaire son instruction nautique, Fred fait carguer les bonnettes et les huniers.

A huit heures, il va prendre le quart jusqu'à minuit.

« Surtout, lui recommande son père, méfie-toi des sautes de vent et ouvre l'œil

du côté de la terre. »

Une demi-heure plus tard, la *Belle-Louise* naviguait au plus près, le cap au Nord-Ouest, bâbord amures.

La saute de vent s'était produite.

L'homme de vigie criait aussitôt :

« Un navire par bâbord ! Court sur nous ! »

— Non ! non ! rectifie le maître d'équipage, c'est un ballon, va nous ranger par l'arrière ! »

Puis, immédiatement :

« Un homme est à la traîne ! »

— Brasse bâbord la misaine ! Tiens bon ! Amarre ! A parer les bouées ! Un canot à la mer ! »

Ces ordres, Fred les a donnés sans tâton-

1. Sablier.

2. Pour stop ! arrêtez !

nements, sans hésitation, en marin qui connaît son métier.

Le navire est déjà en panne, deux hommes se tiennent à l'arrière, bouées en mains, et les palans d'un canot filent sous son porte-manteau.

André et son père apparaissent sur la dunette et interrogent en même temps :

« Quoi? Qu'y a-t-il? »

— Là! répond Fred, là! »

Il montre l'aérostat, dont la nacelle semble raser l'eau, et, au bout de l'ancre, un homme apparaît, le corps aux trois quarts plongé dans la mer.

Le ballon passe et une voix appelle :

« A moi! A moi! »

Deux bouées tombent côte à côte.

Le ballon monte et, plus léger maintenant, disparaît dans l'Est, pendant qu'un homme, nageant à la brasse, se dirige au-devant de l'embarcation que quatre matelots enlèvent de leurs avirons.

Ils touchent le naufragé... aérien et vont le saisir par les bras.

« Merci, mes amis, merci! »

Il agrippe le bord du canot, s'enlève des deux mains au moyen d'un rétablissement et saute dans le canot.

L'un des avirons est arraché de sa dame et l'eau bouillonne à l'endroit que vient de quitter l'homme.

« Trop tard! » fait celui-ci en serrant les mains des matelots.

Celui dont c'était l'aviron le retire de l'eau; le manche en a été coupé net au-dessus de la pelle.

« Et vous savez, il était de taille. »

Le « il » n'était autre qu'un requin.

« Et ma petite bête, elle n'a pas été trop mouillée? »

Le naufragé ramène alors de son dos, où elle reposait, maintenue par une corde passée autour de son cou, une cage dans laquelle se trouve une tourterelle.

Le volatile lui paraît en bon état.

« Allons! fait-il tout joyeux, les émotions de notre voyage ne l'ont pas trop fatiguée. »

Le canot va regagner le trois-mâts après avoir repêché les deux bouées, il passe à l'arrière, où le nom du navire se détache en grosses lettres blanches éclairées par la lune.

Machinalement, l'homme y jette les yeux et pousse un cri :

« C'est la *Belle-Louise*! »

Un autre cri lui répond et deux appels se croisent :

« Gaspard! »

— André! »

Chacun des deux frères nourriciers a reconnu la voix de l'autre.

Un filin pend au couronnement. Gaspard le saisit, s'enlève à la force des poignets, attrape un chandelier de fanal, saute par-dessus les tire-veille et tombe à pieds joints sur la dunette.

« Père! André! Fred!

— Et maman Louise? »

Pendant quelques minutes, ce ne sont qu'embrassades, serremments de mains, questions et réponses.

Enfin, Gaspard raconte les événements qui se sont passés dans l'après-midi de ce jour, comment il a pu échapper à l'incendie en s'accrochant à l'ancre du ballon, et il demande :

« Où la *Belle-Louise* va-t-elle? »

— Nous allons à Cayenne pour te voir, répond le capitaine.

— Alors, fait Gaspard, tout est pour le mieux; demain, j'aurai rejoint mon... poste.

— Demain, reprend André, tu seras loin de la Guyane, où tu ne remettras jamais les pieds.

— Hein! Tu dis? »

Une voix annonce de l'avant :

« Vapeur par bâbord! »

Un feu blanc surmontant un feu vert se déplace, à gauche, par le travers du bossoir, puis, brusquement, un feu rouge apparaît.

Le vapeur court droit sur la *Belle-Louise*.

Le capitaine hoche la tête.

« M'étonnerait pas qu'on vienne nous arraisonner¹; ce navire-là a changé sa route au moment où il a vu notre feu vert, et des arraisonnements presque en vue de Cayenne, ça sent toujours un peu la chasse à l'homme. »

André pense comme son père : le stationnaire a reçu l'ordre de courir après Gaspard.

L'idée qu'il a pu partir au secours des aéronautes ne leur vient même pas à l'esprit, et tous deux se tâtent sur la conduite à tenir.

« Alors, fait Gaspard à la réflexion du capitaine, ils ne m'auront pas cherché pendant longtemps.

— Embrassons-nous et... »

Un ordre bref lui coupe la parole.

« Descendez-le dans la cambuse et ligo- tez-le! »

Quatre hommes des plus solides se jettent sur Gaspard, lui saisissent bras et jambes, l'emportent, disparaissent avec lui dans le trou d'un escalier, et, l'instant d'après, il est ficelé comme un saucisson et mis dans l'impossibilité de faire un mouvement.

Mais la parole lui reste et il en use largement.

Ses jurons traversent l'épaisseur du pont.

« Un bâillon! Vite! »

L'on n'entend plus rien.

1. Interroger.

C'est Fred qui a tout fait.

Pendant que son père et son frère hésitent sur le parti à prendre, il a rapidement mis l'équipage au courant de ce qui se passe. Tous les matelots sont Basques, nul d'entre eux n'ignore la condamnation de l'ingénieur, et, au pays basque, il n'est pas un habitant qui ne soit convaincu de son innocence.

Tous de dire :

« Le laisser reprendre, triple diou bibant! Jamais! »

La bouche close par un morceau de toile, Gaspard ne fait plus entendre que des sons rauques, inarticulés.

Un matelot, lanterne en main, se tient près de lui. La figure de l'homme est toute réjouie et ses yeux brillent de malice.

« Monsieur le comte, je vous tiens compagnie pour veiller à ce qu'il n'arrive point d'avaries à votre *gréement*¹. »

Gaspard roule des yeux furibonds.

« Oui, je sais bien, reprend l'autre, mais faut pas vous tourner les sangs; aussitôt que le stationnaire nous aura dépassés, on vous débarrassera de votre *transfilage*². Avant, on ne peut pas, comprenez donc : ça ne se serait jamais vu que des *matelots matelotants*³ auraient travaillé pour des *brassés-carré*⁴.

— Attention, les voilà. »

Le vapeur est à l'arrière du trois-mâts, les battements de son hélice s'arrêtent, et l'officier de quart hèle au moyen d'un porte-voix :

« Ohé! du navire, oh!

— Ohé! répond l'organe sonore de Fred.

— Navire de guerre français?

— Trois-mâts français, mon commandant.

— N'avez-vous pas vu un ballon?

— Si, a passé à nous ranger, il y a vingt minutes, courait dans l'Est.

— Avec un homme à cheval sur son ancre?

— Non.

— Merci, capitaine, bon voyage!

— Merci, mon commandant. »

Un bouillonnement de son hélice, l'avisoir reprend sa route et ne tarde pas de disparaître au large.

« Maintenant, dit Fred, je crois qu'on peut, sans crainte, laisser remonter le... prisonnier sur le pont. »

Il descend dans la cambuse et remonte avec Gaspard débarrassé de ses entraves. L'évadé malgré lui est blême de colère.

« Père, André, tous deux, vous m'avez fait faillir à l'honneur. »

André riposte déjà :

« L'honneur consiste à recouvrer celui qu'un jugement inique vous a fait perdre, et ce n'est pas en restant au bain que l'on trouve les

1. Habillement. Dans l'es-pèce : pour que vous ne vous débarrassiez pas de vos liens.
2. Assemblage de nœuds.
3. Vrais marins.
4. Gendarmes.

NOTRE PROCHAIN RÉCIT

Dans le numéro du 18 juin nous commencerons la publication d'un
NOUVEAU GRAND ROMAN D'AVENTURES

par
Le Secret de l'île Bleue JULES LERMINA

D'une amusante originalité, d'un palpitant intérêt, ce passionnant récit, qu'illustrera le crayon de DUTRIAC, transportera nos lecteurs dans une île mystérieuse de l'Océanie. Par-tageant la curiosité du héros, ils suivront avec anxiété les efforts qu'il accomplira et les aventures qu'il traversera pour découvrir le *Secret de l'île Bleue*.

moyens de se réhabiliter. Quand nous sommes partis, ma mère — la tienne aussi, un peu — a fait promettre à notre père qu'il relâcherait à Cayenne et lui a fait jurer, ainsi qu'à Fred et à moi, que tout serait tenté pour ton évacion. Mon père et moi, tous deux capitaines au long cours, avons failli, par esprit de discipline, manquer à notre serment, car il nous eût répugné de mentir à notre supérieur, le commandant de l'avis, Fred, lui, sans grade encore reconnu au point de vue hiérarchique, n'a pas eu de ces scrupules et a su mettre à profit cette occasion qu'un hasard inouï nous a procurée de t'emmener au loin après t'avoir sauvé. »

Gaspard s'attendrit au souvenir de celle qui l'a nourri de son sein et murmure :

« Puisque maman nounou l'a voulu... »

Il reste un instant songeur.

« Dis, André, la *Belle-Louise*, où va-t-elle? »

Le jeune capitaine va répondre, quand son frère l'arrête d'un mot.

« Gaspard le saura bien lorsque nous serons arrivés. »

André a compris et reste muet.

Fred se tourne alors vers son père.

« Nous allons reprendre notre route toutes voiles dehors; m'autorises-tu à naviguer sans feux? »

Le capitaine paraît hésitant.

Son lieutenant insiste.

« Des fois que l'avis rejoigne le ballon et que les aéronautes aient vu le sauvetage, tu sais, ce serait plus prudent; et puis il y a de la lune, on voit loin. »

Il montre dans le Sud-Est la face ovalisée de la reine des nuits.

« Hum! Tu as peut-être raison. »

Cette simple réflexion de son père, Fred la prend pour un acquiescement et, sans plus tarder, fait orienter la voilure, remettre le cap au Sud, hisser les huniers, larguer les perroquets, installer bonnettes et contre bonnettes et il donne l'ordre d'éteindre les feux qui, placés à droite et à gauche par le travers du mât d'artimon, indiquent le navire et le sens de sa marche.

« André, une idée. »

C'est Gaspard qui parle.

« Dis toujours, on verra ensuite, répond prudemment son frère de lait. »

— Ne pourrais-je pas informer de mon sauvetage le gouverneur de la Guyane, sans, bien entendu, lui faire connaître le nom du navire qui m'a sauvé?

— Quand nous serons arrivés, rien ne t'empêchera de lui adresser une lettre.

— Non, étant donné l'intérêt qu'il me porte, je voudrais lui envoyer un message aujourd'hui même. »

André regarde son frère de lait et se demande si sa raison n'a pas sombré momentanément dans un choc cérébral de toutes ses émotions.

Gaspard devine sa pensée.

« Non, frère, je ne suis pas fou; donne-moi seulement de quoi écrire, et tu vas voir. »

— Viens d'abord te changer, » répond le jeune capitaine, mal convaincu.

(A suivre.)

HENRY LETURQUE.

Les Légendes Poétiques

Un Peuple qui naît des têtes d'ours

Si Darwin suppose que nos plus proches parents dans l'animalité sont les singes, les Bachkirs sont fiers de naître de la tête de l'ours.

Un voyageur russe de Krocheninikov vient de recueillir de la bouche d'un vieux Bachkir, nommé Ougay, la poétique légende que voici.

« Avant que Dieu ait créé le grand prophète, alors que dans le monde n'existait que lui seul, toute la terre n'était qu'un désert. »

« Il n'y avait qu'une seule ville, qui s'appelait la Cité des méchants. Ses maisons étaient admirables, toutes construites de fer et d'argent; leurs habitants en étaient d'autant plus mauvais. Ils ne travaillaient pas, étant riches. Par désœuvrement, ils se querellaient et s'entre-tuaient. Ils n'avaient aucune idée du bien; les crimes les plus effroyables, dans cette ville, restaient impunis. »

« Il n'y avait dans cette cité que quatre êtres méritants : deux hommes et deux femmes. Sans trêve et sans repos, ils parcouraient la ville, clamant que ses habitants vivaient dans le péché, mais les méchants se moquaient des deux femmes et fuyaient les deux hommes. Dieu avait abandonné les pécheurs et ils croupissaient dans les ténèbres. Alors les deux hommes et les deux femmes dirent :

« - Fuyons le péché, car les méchants ne seront jamais bons. »

« Ils sortirent de la ville escortés de quolibets et de huées, mais ils marchaient en avant sans se retourner, car ainsi l'avait ordonné le Prodigeux et le Puissant qui leur était apparu en songe. Quand ils atteignirent le sommet du Kara, ils se retournèrent. Ils virent alors que le feu était descendu du ciel et dévorait tous les méchants. Ils s'en réjouirent et rendirent grâce au Seigneur qui les avait sauvés et qui avait dompté les méchants. »

« Les deux hommes et les deux femmes avaient marché quatre jours et quatre nuits, ne prenant de repos que le temps de manger. »

« Mais les provisions s'épuisaient et la faim ne tarda pas à se faire sentir; les larmes aux yeux, ils se lamentèrent. »

« — Où trouverons-nous du pain? »

« Soudain un coup de tonnerre éclata, le ciel s'ouvrit et les deux hommes et les deux femmes tombèrent évanouis sur le sol. »

« Quand ils se réveillèrent, ils virent devant eux un mouton gras. Mais ils ne purent s'expliquer pourquoi cet animal se trouvait là, car en ces temps les hommes ne mangeaient pas de chair. Ils pleurèrent, prièrent et s'endormirent. Dans le songe le Grand et le Puissant leur apparut et leur dit :

« — Sots que vous êtes, je vous ai donné le mouton pour que vous le mangiez. »

« Alors, s'étant réveillés, les hommes tuèrent le mouton et se mirent en devoir de le manger. »

« Sa chair leur sembla très succulente. Ils emportèrent les restes du festin et continuèrent leur route. Après avoir marché quatre jours et quatre nuits, ils aperçurent une bande d'ours. »

« Ils comprirent alors que ces bêtes féroces étaient là pour les manger, comme eux-mêmes avaient dévoré le mouton. »

« Les deux femmes se mirent à sangloter et dirent aux deux hommes :

« — Nous avons peur! »

« Ceux-ci les réprimandèrent en leur disant :

« — Ne savez-vous pas que notre salut est en Dieu? C'est pourquoi nous n'avons pas peur. »

« C'était un stratagème pour appeler le Grand à leur secours. Le Divin pénétra la ruse des hommes, mais ne se fâcha point. Il eut un sourire et se dit : « Comme ils sont intelligents! »

« De nouveau le tonnerre éclata et les deux hommes et les deux femmes virent qu'ils avaient dans les mains des couteaux. »

« Ils se jetèrent sur les ours et les tuèrent. Ensuite ils s'endormirent et Dieu leur apparut en songe pour leur dire :

« — Vous n'irez pas plus loin, car ici sera votre royaume. Un grand peuple rusé naîtra de vous et sera aussi nombreux que les grains de sable. »

« — Mais comment cela arrivera-t-il? » demandèrent les hommes et les femmes. »

« Le Seigneur leur donna l'ordre de briser le crâne des ours, d'en retirer les cervelles et, après avoir prononcé des prières, de les lancer en arrière dans tous les sens. »

« Les deux hommes et les deux femmes se réveillèrent. Ils brisèrent les crânes d'ours et lancèrent derrière eux les cervelles. »

« Une tempête souffla et les renversa. Mais lorsqu'ils se relevèrent, ils se virent environnés d'une multitude d'hommes qui les saluaient et les appelaient des rois. »

« Ils donnèrent à ce peuple le nom de *Bachkour*, parce qu'il est sorti de la tête du *bach* (l'ours). »

« Ils se mirent à gouverner ces hommes qui se multipliaient et qui formèrent un peuple rusé et fort comme l'ours. »

MICHEL DELINES.

L'Humour La Fantaisie dans le Sport des Etudiants Anglais

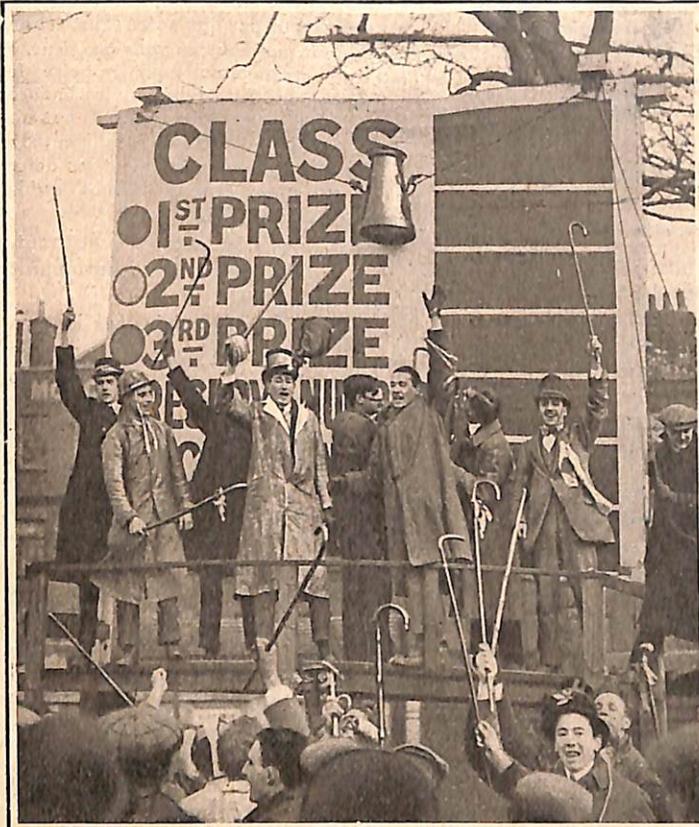
En général, qu'ils soient Français, Allemands ou Anglais, les étudiants ont la gaité généreuse, c'est-à-dire qu'ils aiment la faire partager dans leur entourage. Leurs plaisanteries ont donc le plus souvent la rue pour

cadre. Plus elles ont de témoins, plus on rit. Il nous souvient du temps (pas bien lointain encore) où, au quartier Latin, quand il s'agissait d'effectuer le déménagement d'un camarade, l'habit, le smoking, tout au moins, étaient de rigueur. Le spectacle de ces déménageurs corrects poussant une charrette à bras n'allait pas sans susciter quelque étonnement dans la rue. Je conviens qu'il y a plus spirituel, mais cela ne faisait tort à personne. Et puis les étudiants parisiens, peu sportifs en général, n'ont pas, pour faire preuve de fantaisie, les mêmes occasions que leurs camarades anglais, par exemple.

Ceux-ci se lancent continuellement des défis au foot-ball ou au cricket, d'une catégorie à l'autre. Il y a chaque année des matchs sensationnels, des championnats de tradition.

C'est, par exemple, l'*Hospital Rugby Cup* disputée annuellement par les étudiants en médecine sur un *common* des environs de Londres, ou encore l'*University Association Cup*.

Il ne convient pas de disputer ces championnats dans le costume de sport classique. Les étudiants du « Royal college of science » ou leurs concurrents se rendent sur le *ground* (terrain) qui à pied, qui sur les omnibus pris d'assaut, mais toujours affublés d'oripeaux grotesques. Celui-ci, explorant les armoires familiales, a découvert un chapeau *Bolivar* du grand-père qui lui vaudra un joli succès tout à l'heure. Pour



Les chimistes bissent une boîte à lait dans laquelle ils se font fort de découvrir les fraudes criminelles.

quelques sous, cet autre s'est procuré un vieux casque de policeman chez un brocanteur de Whitechapel. Avec des carreaux de calicot hâtivement cousus on se déguise en jeu d'échecs. La plus grande indulgence préside à ces déguisements. Quelquefois, ils s'inspirent de l'actualité. C'est ainsi que, cette année, un arrière



Les étudiants en médecine, tenant à mêler le macabre au comique, promènent un cercueil en poussant des cris de joie et d'allégresse.

du Royal college obtint un beau succès d'hilarité en jouant toute une partie de football costumé en femme, avec une jupe-culotte très parisienne.

Chaque équipe a son emblème, sa « mascott », que l'on hisse soit au tableau d'affichage, soit sur le goal (but) pour le décorer. C'est une boîte à lait dans laquelle ces jeunes chimistes se font forts de découvrir cent preuves d'une fraude criminelle.

Les étudiants en médecine, qui, par fanfaronnade sans doute, mêlent toujours le macabre au comique, ont choisi un cercueil. Ils y ajouteront même un pendu, pour pouvoir ensuite se partager la corde. Ce sont des malins qui veulent mettre toutes les chances dans leur jeu.

Disons tout de suite que, dans ces matchs où l'on rivalise de gaité, vainqueurs et vaincus fraternisent ensuite sans rancune.

CYRILLE VALDI.



Cette jeunesse ne se rend sur le terrain qu'affublée d'oripeaux grotesques.

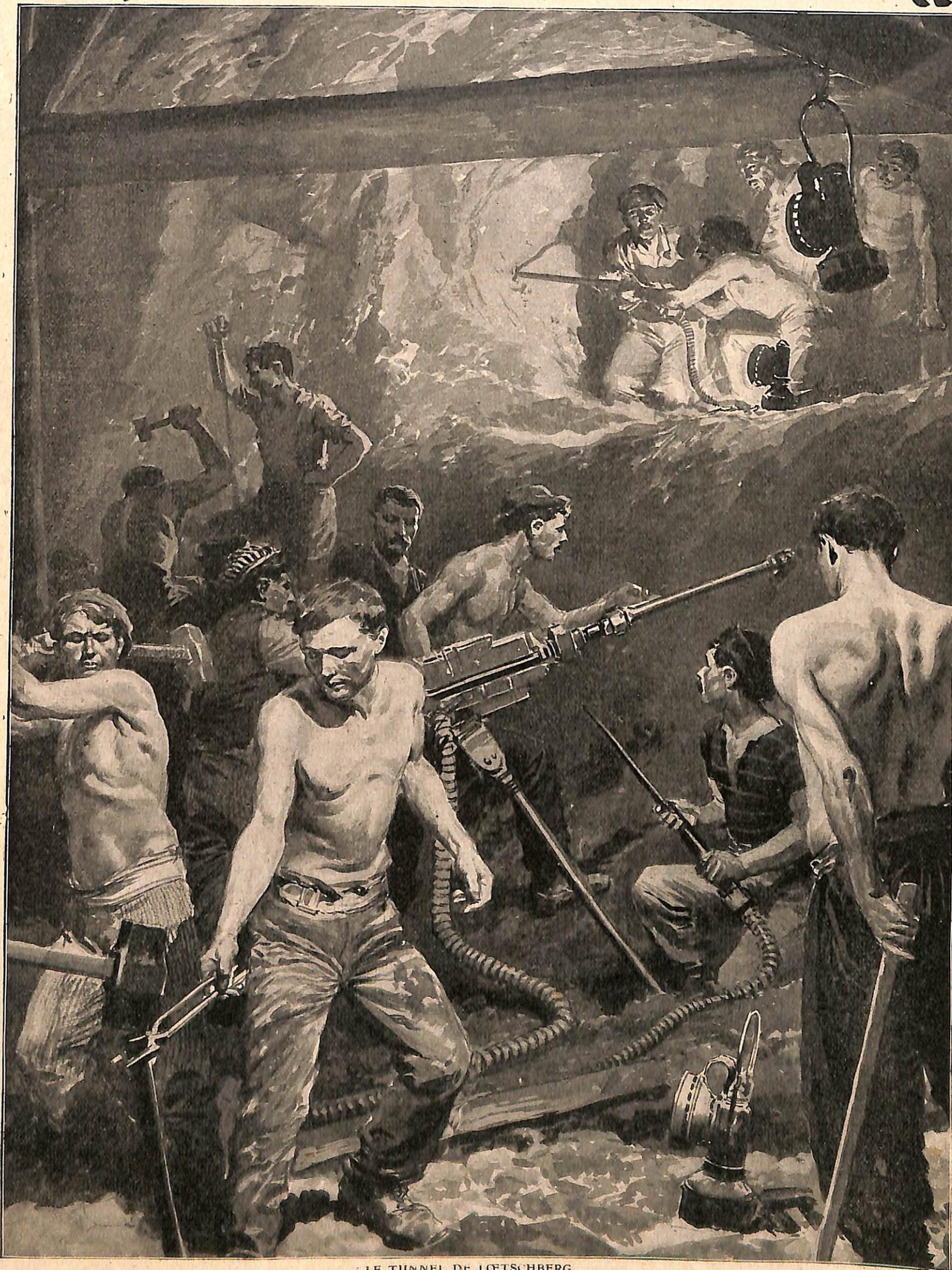


L'HUMOUR DES ETUDIANTS ANGLAIS

Chaque équipe se rend sur le terrain, portant triomphalement sa « mascott », véritable porte-veine qui doit lui assurer succès et victoire.



Les plus malins, pour mettre toutes les chances dans leur jeu, dressent une potence et simulent une pendaison pour ensuite se partager la corde.



LE TUNNEL DE LÖTTSCHBERG

Le percement des galeries s'est fait au moyen de perforatrices à air donnant 400 coups par minute et permettant de percer en 22 minutes un trou de un mètre de profondeur. À chacune des têtes du tunnel, deux compresseurs, mus par l'électricité, fournissaient l'air nécessaire aux perforatrices.

Une nouvelle percée des Alpes

Le

Tunnel du Lötschberg

Pendant longtemps, il n'exista aucune grande voie de communication à travers les Alpes, qui formaient entre les peuples du Nord de l'Europe et ceux du Midi une barrière pour ainsi dire infranchissable. Pour traverser la chaîne, il fallait s'élever par des sentiers de montagne jusqu'aux cols neigeux qui s'ouvrent sur ses crêtes; à une altitude atteignant souvent de 2 à 3,000 mètres. Aujourd'hui, c'est au sein même des massifs montagneux que le chemin de fer se fraye un passage. De grands tunnels ont été percés : ceux du Saint-Gothard, du Mont-Cenis, de l'Arberg, du Simplon. Une nouvelle percée vient encore d'être faite : le tunnel du Lötschberg.

Lorsque le tunnel du Simplon, qui mettait en communication la Suisse et l'Italie, eut été achevé, on étudia les moyens de le faire servir à l'établissement de relations plus directes entre le Nord de l'Europe et l'Italie. Le canton de Berne prit l'initiative de la construction d'une ligne qui devait franchir le massif de l'Oberland bernois et déterminer sur le territoire suisse un puissant courant commercial; le gros de cette œuvre est accompli.

Le percement des galeries s'est fait au moyen de perforatrices à air donnant 400 coups par minute et permettant de percer en 22 minutes un trou de 1 mètre de profondeur. A chacune des têtes du tunnel, trois compresseurs, mus par l'électricité, fournissaient l'air nécessaire aux perforatrices, qui étaient au nombre de quatre ou cinq à chacun des fronts d'attaque.

C'est dans la nuit du 30 au 31 mars que les derniers coups de mine ont achevé le percement de la galerie du tunnel du Lötschberg. Lorsque l'ouverture eut été suffisante, l'ingénieur en chef, M. Moreau, qui conduisait les travaux du côté sud, passa par la brèche et rejoignit son collègue, M. Rothpletz, qui opérait du côté nord. Ce fut un moment d'indicible émotion; les chefs des deux sections se donnèrent l'accablade au milieu de l'enthousiasme général. La rencontre des deux galeries s'effectua avec une remarquable précision; il n'y avait que quelques centimètres d'écart entre l'axe de l'une et de l'autre.

C'est une œuvre qui fait le plus grand honneur aux directeurs de l'entreprise, qui sont des Français. Les travaux avaient été commencés le 15 octobre 1906. Bien des difficultés avaient été rencontrées. C'est ainsi que le tunnel, qui devait d'abord être construit en ligne droite, dut être dirigé suivant une ligne courbe. Les ingénieurs, qui avaient, d'après les prévisions des géologues les plus réputés, pensé rester dans le granit, virent avec terreur, le 24 juillet 1908, quand on passa sous le torrent de la Kander, une trombe de sable et d'eau envahir et obstruer le tunnel sur une longueur de 1,400 mètres et ensevelir 23 mineurs; il fallut dévier le tracé pour aller passer sous la Kander dans une zone granitique. Aussi le tunnel a-t-il 14,535 mètres alors qu'il n'en devait avoir que 13,735.

Le tunnel s'ouvre au Nord, près de Kandersteg, dans l'Oberland bernois, et vient déboucher au Sud, près de Goppenstein, dans le Valais. Il passe sous le Fissischafberg, la vallée de Gastern et le col de Löttschen, et se dirige vers le Sud, dans la vallée de ce nom où est Goppenstein. La tête nord du souterrain est à 1,200 mè-

tres d'altitude, puis la ligne s'élève en son milieu jusqu'à 1,245 mètres, pour redescendre à 1,219 mètres, à la tête sud.

C'est près de Brigue que la ligne venant de Frutigen et passant par le Lötschberg rejoindra celle du Simplon. Le tunnel, percé à travers les Alpes bernoises, ouvrira une voie d'accès nouvelle au Simplon, dont l'importance économique sera de premier ordre au point de vue international. Par cette grande artère l'Italie sera reliée aux régions de l'Est et du Nord de la France, à la Belgique, à la Hollande, à l'Alsace-Lorraine, à la vallée du Rhin et, par le Nord-Est de la France, à l'Angleterre elle-même.

La distance de Paris à Milan et de Calais à Milan est plus courte par cette voie que par celle du Saint-Gothard, et par celles de Frasne-Vallorbe et de la Faucille, qui sont encore, en France, à l'état de projet. Ces deux dernières perdront même malheureusement une partie de leur utilité immédiate par suite des avantages que la ligne des Alpes bernoises, prolongée par certains raccourcis dans le Jura suisse, offrira aux contrées du Nord et de l'Est de la France.

GUSTAVE REGELSPERGER.

LES MÉFAITS DE LA LUNE

LES OMBRELLES DE PORTO-RICO

On devrait lire davantage les journaux étrangers, on y découvre bien souvent des informations qui ne manquent pas d'intérêt et de pittoresque. Un numéro du « Newark Evening News » me tombe par hasard sous les yeux. J'y trouve la petite nouvelle suivante :

La plupart des habitants de Porto-Rico ont depuis leur enfance la superstition que les rayons de la lune pleine sont dangereux.

Aussi les visiteurs peuvent-ils remarquer avec curiosité que tous les gens, hommes ou femmes, qui sont obligés de sortir durant la nuit ont toujours une ombrelle à la main. Certaines nuits, lorsque la température est douce, et lorsqu'un marché est signalé dans la ville, on peut assister à des caravanes assez étranges. Des femmes et des hommes se suivent, portant les ombrelles protectrices dont les couleurs variées font des taches curieuses sous les rayons lunaires.

Il n'est même pas rare d'apercevoir un cavalier nocturne, tenant dans une main les rênes de sa monture et dans son autre main la poignée d'une ombrelle ouverte.

A la personne non prévenue, ce spectacle peut paraître légèrement grotesque, mais les habitants du pays n'y font naturellement aucune attention.

Ils croient que la lumière de la lune est néfaste et qu'un mortel peut perdre la raison si sa tête est exposée à cette lumière perfide, voilà pourquoi ils font en sorte de se protéger du mieux qu'ils peuvent contre un mal redoutable.

Pays béni par les marchands d'ombrelles.

Ne nous moquons pas de la superstition des habitants de Porto-Rico.

Dans quelques régions de la France, ne croit-on pas que la lune a une influence fâcheuse sur ceux qui se promènent nuitamment? Les Français ne croient pas que les rayons de la lune rendent stupides ou déments, ils croient que les rayons lunaires font bégayer. Les orateurs et les conférenciers feront bien de ne pas aller répéter leurs discours au clair de la lune!...

Paul-Louis HERVIER.

LES GRANDES AVENTURES

Bras de Fer

par

Louis BOUSSENARD

TROISIÈME PARTIE

La Mission de Moustique

00000

CHAPITRE V (Suite.)

UN coup plus fort éclata, secouant la terre jusqu'à ses fondements. La porte s'ouvrit, comme arrachée par une main invisible.

Et un homme parut, silhouette sinistre se détachant sur le fond de feu des éclairs.

Le Roi du Bagne!

« Debout, vils ivrognes! cria-t-il d'une voix formidable... tous dehors! l'heure est venue! qu'on n'oublie pas mes ordres!

— Et je casse la tête du premier qui désobéit, » cria la voix aiguë de Mal-Crépi.

Les forçats s'étaient dressés à la voix de leur chef et, oubliant la terreur involontaire qui les glaçait tout à l'heure, ils s'étaient élancés dehors.

Tom Cannon, médusé, n'avait pas bougé, il devinait qu'un horrible crime se préparait... mais que pouvait-il?

A la lueur de l'éclair, il avait vu au dehors une troupe de plus de cinquante hommes dont les carabines jetaient dans l'espace des lueurs d'acier.

Aussi il avait reconnu la voix de l'homme sans nom... du Roi du Bagne! et il savait que partout où passait ce bandit, il y avait du sang...

Il regarda au dehors. Toute la troupe avait disparu, cachée dans la forêt qui enveloppait le carbet... C'était une embuscade, mais contre qui était-elle dirigée?...

Tout à coup il fit un bond en arrière... quelqu'un venait de lui toucher le bras... il se retourna vivement et vit un être mince, petit qui d'une voix aigrette lui demanda :

« Monsieur le tavernier, êtes-vous une canaille? »

Et comme il ne répondait que par une exclamation de surprise, l'autre reprit rapidement :

« Il y a là des bandits qui veulent assassiner d'honnêtes gens... êtes-vous complice, oui ou non? »

— Je ne veux tuer personne, » répondit l'autre ahuri.

Mais, en même temps, la lumière de la lanterne tomba sur le visage du petit homme :

« Moustique! cria-t-il.

— Hein? tu me connais? mais voyons donc... ça pourrait servir... qui diable es-tu toi-même... Tom Cannon?

— Oui, oui, c'est moi!... mais dis-moi vite... que viens-tu faire ici?... va-t'en! sauve-toi! il y aura tout à l'heure une épouvantable tuerie.

— Je m'en doute bien... alors les gueux qui sont là?

— Sont des forçats évadés... sous la conduite du Roi du Bagne!

— Pan! dans le mille! Ah bien! j'ai joliment bien fait de venir en avant.

— En avant... de qui?

— Ah! ce serait trop long de t'expliquer les pourquoi et les comment! dis-moi, tu connais bien Madiana?

— Certes... la belle et bonne créature qui m'a soigné comme si j'avais été un brave homme...

— Et aussi Bras-de-Fer?

— Si je le connais... c'est lui qui m'a démolé le bras... mais je ne lui en veux plus, au contraire...

— Bah! alors réponds d'un mot. Ni Bras-de-Fer ni Madiana ne sont ici?

— Non!

— Ouf! c'est déjà cela d'acquis! Maintenant je vais te dire qui les bons assassins attendent... C'est M. de Saint-Clair, le père de Madiana.

— Le père de Madiana? Quoi? Le maître du placer Mitaraca...

— Justement, attiré ici par une fausse lettre... par ce misérable Roi du Bagne... dans un piège...

— Vite! Il faut l'empêcher d'arriver jusqu'ici, combien a-t-il d'hommes avec lui?

— Une dizaine qui en valent vingt...

— Mais qui n'en valent pas cinquante... cent peut-être... le carbet est cerné... si Saint-Clair arrive jusqu'ici, c'est la mort...

— Oh! ils sont à quelque distance... cachés à un carrefour de la forêt... où le diable ne les découvrirait pas... et il est convenu qu'ils n'avanceront pas d'une longueur de cheval... tant que je ne leur donnerai pas un signal... un coup de sifflet... je dis un, pour qu'ils viennent... deux pour qu'ils attendent mon retour...

— Alors, tu peux les sauver encore!... lance le double signal... Mais un mot encore... tu m'as parlé de M^{lle} Madiana et de Bras-de-Fer.

— Ah! voilà! eux aussi ont sans doute été attirés dans le même piège... et, d'une minute à l'autre, ils peuvent arriver ici...

— Et ils seraient perdus!... Ah! mais je ne veux pas, moi, Tom Cannon, le gueux! j'ai une dette à payer à M^{lle} Madiana!... et quoique bien bête, je saurai déjouer les projets de ces montres... Allons! lance les deux coups de sifflet... et va-t'en, cours de toute la vitesse de tes jambes...

— Oui, l'homme Canon! quelle veine tout de même de t'avoir rencontré... allons! en avant mon ut de poitrine...

Il va à l'ouverture du fond, soulève la natte, sort et, bien planté sur ses jambes, arrache de son gosier une note stridenté qui vibre dans la nuit.

« Pi... ouit!... »

« Au numéro deux maintenant!... »

Il va pour lancer une seconde fois son signal. Mais une ombre s'est dressée, la main armée d'un poignard...

Moustique, frappé en pleine poitrine... tombe en arrière, les bras étendus...

L'assassin, c'est le Roi du Bagne...

Il a surpris du bruit dans le carbet... il a écouté et entendu les derniers mots échangés...

Deux coups de sifflet pour sauver Saint-Clair... un seul pour l'attirer et le jeter en pâture à ses ennemis...

Moustique n'a pu siffler qu'une fois!

Derrière le bandit, des hommes se pressent.

« Quant à cette brute qui nous a trahis, dit l'homme sans nom, emparez-vous de lui... et écrasez-lui la tête à coups de pierre! Surtout pas de coups de feu! »

Quatre bandits se précipitent sur Tom Cannon.

Mais il s'est rejeté en arrière... de nouveau il a le sentiment de sa force!...

De son poing unique, il assomme deux de ses agresseurs... Les autres s'accrochent à lui, cherchant à le renverser.

Mais le vieil athlète s'est réveillé, il se secoue comme fait le sanglier sous la meute des chiens qui l'attaquent.

Voici qu'on entend à courte distance le trot des chevaux qui s'avancent...

C'est la troupe de Saint-Clair qui, trompée par l'involontaire erreur de Moustique, va être entourée par les cent bandits du Roi du Bagne...

Non, il l'a dit, il l'a juré! il essaiera de sauver le père de Madiana...

Et, martelant de son poing le crâne de ceux qui s'acharnent après lui, il les entraîne jusqu'à l'ouverture du carbet...

De toute la force de ses poumons, il crie : « Alerte! monsieur de Saint-Clair, le Roi du Bagne... »

Un coup de feu a coupé la phrase.

L'homme sans nom lui a brûlé la cervelle à bout portant.

Le géant oscille et tombe, foudroyé...

Le Roi du Bagne s'élançait dehors... il tire de sa poche sa lanterne électrique qui lance trois éclairs blancs, livides.

A cette lueur instantanée, il a vu à quelques mètres la troupe de Saint-Clair... celui-ci a bien entendu la voix de Tom Cannon... mais dans le fracas de l'orage qui ne s'est pas arrêté, il n'a pas compris les mots prononcés...

Ils s'avancent, croyant la voie libre...

Quand tout à coup, devant, derrière, sur les flancs, des démons surgissent... sautent sur les chevaux, frappent, tuent...

Les compagnons de Saint-Clair surpris cherchent à se défendre... mais les assaillants sont dix contre un... on entend des hurlements, des cris, des râles...

Saint-Clair est à quelques pas en avant des siens...

Quatre hommes se sont rués sur lui... d'une balle de revolver, il jette l'un sur le sol... mais des cordes l'enveloppent... il se sent serré, paralysé... On le descend de cheval... on l'emporte jusqu'au carbet...

Le Roi du Bagne impassible a assisté à cette horrible scène de tuerie...

Les dix hommes de Saint-Clair gisent sur la terre, morts ou agonisants...

L'homme sans nom entre à son tour dans le carbet...

Saint-Clair est étroitement lié à un poteau... les forçats sont maîtres au jeu de cordes...

« Ha! Ha! maître Saint-Clair, crie le Roi du Bagne, te voilà donc en mon pouvoir... Saint-Clair! père de la belle Madiana! Cette fois, tu ne m'échapperas pas!... nous allons donc enfin nous voir face à face!... »

Il a fait jouer de nouveau le dé clic de sa lanterne électrique.

Il la pose sur la table et une lumière blanche éclaire le carbet...

La tête de Saint-Clair apparaît, dans toute sa noblesse, avec ses traits énergiques et sa barbe longue et soyeuse...

Le Roi du Bagne s'approche comme pour mieux l'insulter, le narguer.

Et Saint-Clair pousse un cri terrible :

« Vous, vous, mon ami, mon compagnon, mon frère!... Ah! est-il possible que vous m'avez trahi!... De Tresmes, c'est infâme! »

— De Tresmes! hurle le bandit dont le visage se contracte et devient plus pâle que celui d'un mort. Qui a prononcé ce nom?... ce n'est pas vrai!... je m'appelle le Roi du Bagne... »

Il semble frappé de folie... ses yeux sont hagards... il a des gestes incohérents...

« Le Roi du Bagne! Ha! Ha! c'est là mon blason, à moi, c'est là ma gloire... je suis l'homme sans nom, le maudit... le démon!... je suis la haine... et je suis le crime. »

Se précipitant sur Saint-Clair, il le saisit à la gorge :

« Misérable vieillard, pourquoi as-tu prononcé le nom de de Tresmes?... »

Saint-Clair ne l'a pas perdu des yeux pendant cette crise de rage...

Oui, Moustique l'avait bien dit, le Roi du Bagne est le portrait vivant de Pierre de Tresmes, mais ce n'est pas lui!... ce masque tordu, ces yeux flamboyants, tout cela n'est pas de l'homme qu'il connaît et qu'il aime... et il dit :

« Je me suis trompé, monsieur... la ressemblance est frappante... mais vous n'êtes pas Pierre de Tresmes, l'honnête homme... »

— Pierre de Tresmes! c'est lui que vous avez cru retrouver en moi!

— Pierre de Tresmes est mon plus sûr ami... le compagnon et l'associé de mes travaux... et je lui demande pardon d'avoir, une seconde seulement, douté de lui!... »

Le Roi du Bagne éclata d'un rire sinistre.

« Oui, oui, c'est l'honnête homme, lui! c'est le héros! c'est le demi-dieu!... moi, je m'appelle Jean de Tresmes... je suis son frère et je suis le monstre!... »

« Oui, le monstre! et j'accepte ce titre et je m'en glorifie... depuis ma plus tendre jeunesse, je hais!... je le hais surtout, lui, le docile, le doux... le bon qui s'est plié à toutes les exigences de l'autorité paternelle... je suis un monstre, je hais mon père!... »

— Votre père est mort! dit gravement Saint-Clair.

— Mort!... Croyez-vous donc que je vais le pleurer!... pourquoi a-t-il voulu enchaîner ma liberté? Pourquoi s'est-il mêlé de ma vie?

« Oui, j'aime l'or, j'aime la vie large et joyeuse!... »

« On a prétendu me morigéner... on m'a coupé les vivres! on a cherché à me réduire à l'obéissance par la misère! pour satisfaire mes passions, j'ai volé... j'ai tué!... lâchement, honteusement! éprouvant une jouissance suprême à n'être pas des leurs! je les ai oubliés... ignorés!... et j'ai eu pour eux cette pitié suprême de ne vouloir même pas, devant la cour d'assises, me réclamer de leur nom.

« Je n'avais qu'un mot à dire : fils de M. de Tresmes, un des plus hauts magistrats de France... et le juge d'instruction et le parquet auraient courbé la tête et m'auraient laissé passer... je n'ai rien voulu leur devoir... j'ai refusé l'aumône de leur pro-

nier!... puis tous à cheval... et à fond de train... au placer de Mitaraca... »

Des clameurs lui répondirent... Saint-Clair fut saisi, attaché sur un cheval... la troupe se forma et bientôt le silence régna...

Les forçats étaient partis à la conquête de l'or.

CHAPITRE VI

Bras-de-Fer et Madiana. — Trop tard! — Moustique n'est pas mort. — Pauvre Saint-Clair. — En avant!

L'orage a passé. Le tonnerre s'est tu, les nuages presque instantanément se sont dispersés.

Aux convulsions de la nature, un calme profond a succédé...

Sur le sol du carbet, un corps immobile dans une mare de sang...



BRAS-DE-FER

Moustique, frappé en pleine poitrine, tombe en arrière, les bras étendus. (p. 461, col 1.)

tection... et je suis resté l'homme sans nom, le forçat...

« J'entendais ne rien devoir qu'à moi-même... et devenu un numéro, ne comptant même plus pour un homme, je me suis juré que je dominerais, que j'écraserais cette société qui m'avait persécuté...

« Ah! mon frère, lui aussi, a tenté la fortune! Et il a réussi... et il a de l'or... eh bien! puisqu'il se trouve sur mon chemin, tant pis pour lui... je reste l'homme sans nom... je reste le Roi du Bagne...

« Assez parlé maintenant!... »

« Je vous tiens en mon pouvoir!... nous verrons bien si mon frère, l'honnête homme, saura vous arracher de mes griffes!... »

— Misérable! gronda Saint-Clair.

— Imbécile! » répondit brutalement le bandit.

Il alla à la porte du carbet et lança des coups de sifflet.

D'une voix forte, il cria :

« Dix hommes pour entourer le prison-

Rien n'est plus lugubre que cette nuit obscure dans laquelle tout semble mort, rien ne vit, rien ne palpite...

Le temps passe... une, deux heures...

Puis tout à coup une lueur jaillit, subite... Là-haut, dans le ciel, une blancheur s'est faite, brusquement... On dirait que la forêt soudain tressaille...

C'est un bruissement, un éveil de voix, un retour à la vie...

Le jour!... Sans les lenteurs de l'aurore, le déchirement rapide d'un voile sombre et l'irradiation instantanée de la lumière.

Et comme si c'était là un signal entendu, un galop de chevaux retentit... Est-ce donc un retour offensif des bandits qui croient n'avoir pas achevé leur œuvre?...

Le bruit s'approche.

Et voici que, dans la clairière, — dans l'abatis, comme on dit en Guyane, — qui entoure le carbet... des cavaliers s'arrêtent court.

« Le placer Sans-Espoir! crie une voix.

Enfin! nous sommes arrivés à temps!... Peut-être nous sera-t-il permis de prendre ici quelques instants de repos...

— Ah bien! pour sûr! répond une voix geignarde. Je n'ai plus de peau à ce qui me sert à m'asseoir!... »

Le cavalier qui a parlé le premier s'est jeté à bas de son cheval.

Il a couru à celui qui est tout proche de lui :

« Madiana! Ma chère Madiana!... Laissez-vous glisser dans mes bras... Ah! que vous êtes vaillante! Vous devez être épuisée!... »

— Non, non, mon ami! » répond la jeune fille en sautant légèrement sur le sol.

Elle a revêtu un costume d'homme, de hautes guêtres, le pourpoint des trappeurs qui moule son buste, ses cheveux noirs sont serrés dans un foulard indien... Elle est à la fois gracieuse et charmante.

Sur ce doux visage se révèle une énergie indomptable.

Et Fichalo de s'écrier :

« Non! Ce que mam'zelle ferait d'effet sur le boulevard des Italiens! »

(A suivre.)

LOUIS BOUSSENARD.

Les Ambitions d'un Petit Royaume

LE MONTÉNÉGRU VEUT L'ALBANIE

LE Monténégro, à peine devenu royaume, aurait-il déjà des désirs de conquête? Aurait-il conçu le dessein d'aider les Albanais à recouvrer leur indépendance, pour asseoir sur le trône d'Albanie un fils de Nikita, le prince Mirko de Monténégro?

C'est ce que soupçonnent les Jeunes-Turcs, qui ont remplacé Abdul-Hamid dans le gouvernement de la Turquie. L'Autriche partage ces soupçons, car elle a concentré quatre-vingt-dix mille hommes près de sa frontière balkanique pour avoir son mot à dire quand la guerre éclatera. Enfin, Ricciotti Garibaldi veille, et même il veut pénétrer en Albanie avec une armée de volontaires, afin que cette Albanie, délivrée, soit une république et non pas un royaume simili-monténégrin.

Il faut dire que si les Monténégrins apparaissent actuellement comme les principaux alliés des Albanais, c'est que ceux-ci semblent les avoir tout naturellement choisis pour tels. Les Albanais ont quitté leur pays en grand nombre, après que le gouvernement turc leur eut interdit la possession de fusils et autres armes de guerre.

Au Monténégro, la vente des armes est absolument libre et se fait sans contrôle. Par là, ce pays devait attirer les Albanais, qui vont sans cesse s'y réapprovisionner d'armes et de munitions. Et c'est une source de bénéfices pour le Monténégro, si pauvre naturellement.

Déjà, depuis l'année dernière, le Monténégro était l'asile de plusieurs milliers d'Albanais, parmi lesquels se trouvait Josa Boletinatz, un chef albanais à qui le sultan Abdul-Hamid avait payé des subsides importants pour obtenir qu'il cessât toute action politique et militaire.

Depuis, sous les Jeunes-Turcs, Josa Boletinatz prépare une expédition qu'il espère décisive.

Sur deux points de la frontière monténégrine des bandes se sont formées, et des rencontres ont eu lieu entre elles et les troupes turques, à Nojkovatch et à Timontchi. La victoire est restée aux Turcs, dit une dépêche, mais elle vient de Constantinople, ce qui doit inspirer des doutes sur l'exactitude du fait affirmé.

L'indice le plus grave d'une collision imminente, c'est que tous les Monténégrins établis sur le territoire de la Turquie abandonnent cette terre étrangère et rentrent dans leur patrie.

Et qui les Turcs attaqueraient-ils? Les Monténégrins ne font pas de tactique. Du haut d'un rocher, au détour d'un chemin raviné, ils vous envoient une balle, ils vous plongent leur poignard dans le cœur. S'ils sont obligés de fuir, ils s'en vont, inlassables, de mont en mont, et ils reviennent toujours, et ce n'est jamais fini. Eux, au contraire, capturent des prisonniers et prennent du butin, et quand ils rentrent dans leurs foyers, après une victoire ou après une incursion chez les Turcs, ce n'est pas une

petit cercle d'amis discrets qu'il exprime sa désapprobation, mais il proclame son avis très haut; il le dit, autant que possible, au roi lui-même.

Quand Nikita vient, pour rendre la justice, s'asseoir sous l'arbre accoutumé, le Monténégrin assiste à ces audiences en plein air. Et, si le roi-juge lui semble avoir mal jugé, le guerrier monténégrin, même lorsqu'il n'est pas intéressé dans la cause, ne se gêne pas pour déclarer que, lui, il aurait tranché le cas d'une



LE MONTÉNÉGRU VEUT L'ALBANIE

Quand les soldats monténégrins rentrent dans leurs foyers après une incursion contre les Turcs, ce n'est pas une armée victorieuse, c'est une troupe éparpillée en désordre, formée d'hommes hardis comme des aigles et habiles comme des chamois.

Vingt bataillons de soldats turcs sont en marche vers la frontière monténégrine; une forte artillerie les accompagne. Et tout cela, pourquoi? Le Monténégro est imprenable.

Seul de tous les États balkaniques, le Monténégro a résisté au joug de la Turquie; elle n'a jamais réussi à le lui imposer. Durant des siècles, les sultans ont envoyé leurs soldats les plus aguerris, les plus féroces, vers ces montagnes inaccessibles; les montagnes ont dévoré les armées. Des troupes régulières, des chevaux, des canons, rien de tout cela ne peut s'avancer à travers des gorges étroites, sur des pentes abruptes, le long de sentiers étroits, où deux hommes ne peuvent passer de front.

armée victorieuse, c'est une troupe éparpillée, en désordre, formée d'hommes hardis comme des aigles et habiles comme des chamois.

Le roi du Monténégro, lui-même, n'a pas le pouvoir d'empêcher ses montagnards indomptables de faire la guerre aux Turcs.

Car, loin d'être un esclave dans un royaume demi-barbare, le Monténégrin n'est même pas un sujet de son roi, ou, du moins, il ne l'est pas aussi strictement qu'un moujik l'est du tsar ou un paysan de la Forêt-Noire du kaiser allemand.

Le Monténégrin est très fier; il parle librement du « Père Nikita ». Quand il désapprouve quelque acte de son roi, ce n'est pas dans un

façon différente et plus rationnelle. Aussi, Nikita a-t-il beau promettre à la Turquie et à toute l'Europe qu'il ne fera pas la guerre. Les belliqueux Monténégrins la feront sans lui, si cela leur plaît, et de la seule façon possible au Monténégro, c'est-à-dire, comme nous l'avons expliqué, par escarmouches, par embuscades, par brusques assauts de fuites sur les monts abrupts et de retours aussi imprévus qu'impétueux.

Et le vieux Nikita, voyant les guerriers rentrer avec les dépouilles turques, fera semblant de se mettre en colère, mais il sourira en dedans.

Un Fléau Universel
La Peste
 aux Indes

APRÈS avoir fait un nombre de victimes si considérable en Mandchourie l'épouvantable fléau de la peste a repris aux Indes, où il est à l'état latent, une recrudescence considérable. Depuis le mois de janvier 1911 les dépêches alarmantes de Londres, mentionnent entre 10,000 et 20,000 victimes par semaine. L'on sait tous les efforts tentés, depuis quelques années, pour combattre le terrible mal.

La science s'est attaquée à ce fléau, comme à tous ceux qui déciment l'humanité. Des savants français avaient fondé les plus grandes espérances sur un sérum à la fois préventif et curatif.

Depuis 1905, il a été traité 1,031 malades par le sérum Yersin-Roux, en cinq localités des Indes anglaises. A Bombay, la mortalité a été de 59, 2 0/0. A Poona, différents médecins ont eu une mortalité variant de 38, 7 à 60, 7 0/0 au lieu de 93, 5 chiffre de l'ensemble de la ville. A Indore, la proportion est de 42, 3 0/0, à Calcutta de 65 0/0, à Keratchi de 53, 1 0/0.

Les différences qui existent entre ces chiffres tiennent à trois causes : le mal n'a pas toujours le même degré de virulence, l'épidémie est pneumonique ou bubonique, selon le temps et le lieu. En outre, le traitement donne des résultats d'autant meilleurs qu'il a été plus tôt mis en vigueur. C'est pourquoi en Mandchourie où les cas étaient foudroyants, les piqûres restèrent sans effet. Quand on inocule le sérum antipesteux dès le premier jour de la maladie, on ne constate que 30 0/0 de décès; cette proportion atteint 60 0/0 lorsque l'intervention n'a lieu que du deuxième au sixième jour; le septième jour le sérum est absolument inefficace.

Or, s'il est facile d'intervenir immédiatement dans les casernes et les prisons, par exemple, il n'en est pas de même pour les faubourgs et les villages éloignés. D'autre part, la race des individus malades est encore un facteur de mortalité dont il faut tenir compte : la mortalité des Européens est de 33 0/0 (sur 15 cas) alors que les Parsis en ont une de 40 (115 malades), les Mahométans de 44 (15 malades), les Hindous de 55 0/0. Tous ces chiffres tendent donc à prouver que le sérum antipesteux n'est malheureusement pas un remède infaillible; et il faut espérer que nos savants parviendront à le perfectionner.

En attendant, le meilleur moyen de combattre le fléau serait de le frapper dans ses agents de propagation, dont le principal est le rat. Ce rongeur se débarrasse de ses parasites avec la plus minutieuse attention quand il est bien portant. Dès qu'il tombe malade, il cesse ces soins et ne tarde pas à être envahi par un nombre prodigieux de puces, qui se gorgent à la fois de son sang et de ses bacilles. Qu'il meure, elles abandonnent le cadavre qui se refroidit et cherchent asile sur le premier être vivant qui passe à leur portée, le piquent à son tour et lui communiquent le mal. La destruction des rats doit donc être poursuivie partout, en toute circonstance, avec une énergie farouche.

Or, le chat étant l'ennemi avéré du rat, pourquoi ne l'emploierait-on pas comme agent antipesteux? M. A. Buchanan, chirurgien du service des Indes, émettait récemment cette opinion, en l'étayant de chiffres et d'exemples probants.

Lors d'une épidémie particulièrement violente, qui débuta à Nagpour, les habitants de cette ville s'enfuirent à Kalmeshwar, à vingt kilomètres de là, en passant par le village d'Airla, situé sur la route.

Aussitôt, la peste contamina Kalmeshwar qu'on dut évacuer. De nouveau, le village d'Airla fut traversé par toute une population qui fuyait le fléau. Cependant pas un cas de peste ne s'y déclara, tandis qu'elle fit 22,000 victimes à Nagpour et 2,000 à Kalmeshwar. A quoi cela tenait-il?

A ce simple effet, qu'Airla possédait de nombreux chats et pour ainsi dire pas de rats.

Frappé de ce fait, M. Buchanan fit faire un recensement de la gent féline dans un millier de villes et de villages. Et voici ce qu'il apprit :

Dans 145 localités ayant 50 chats ou plus pour 100 maisons, la peste ne s'était jamais montrée. Dans un certain nombre d'agglomérations ayant de 20 à 50 chats pour 100 maisons, quelques cas s'étaient présentés, mais la grande majorité des pesteux s'était rencontrée dans

les localités ayant moins de 20 chats pour 100 demeures.

D'autre part, M. Buchanan a constaté, dans le district d'Amraoti, où 5,000 cas de peste s'étaient déclarés, l'année précédente, que la maladie s'était montrée, presque toujours, dans les maisons dépourvues de chats.

Multiplier le chat aux Indes sera donc faire œuvre utile. Il faudrait qu'il y en ait au moins un pour deux maisons. Adoptant cette mesure préventive, les rats disparaîtraient peu à peu, et, avec eux, les chances de propagation du terrible mal. Ce serait, en même temps, le remède le plus économique et les indigènes l'agréeraient plus volontiers que les injections de sérum, auxquelles ils n'ont recours qu'à la dernière extrémité.

EUGÈNE BEYLIER.



LES VOYAGES EXCENTRIQUES
Dix Yeux d'Or



II^e Partie — Les Lotus Verts

par PAUL D'IVOI

Chapitre XIII

L'ESCLAVE DU MEURTRE (Suite.)

JE ne pus m'appesantir sur cette importante question, miss Aldine continuait sa lecture.

« Stephy et Catherine, je leur conserve les noms sous lesquels ils se présentent, supprimeront cette nuit X. 323 et sa sœur. »

— Merci bien, grommelai-je.

— « Ce soir, au dîner, vous préparerez le café mauresque selon votre habitude. Grâce aux hygiénistes, on sert maintenant le sucre par petits paquets soigneusement isolés de l'air par une enveloppe fermée. La boîte cachetée que l'on vous remet en même temps que ce mot contient deux enveloppes de ce genre. Vous les offrirez à nos deux ennemis. Ils s'endormiront. Stephy et Catherine s'arrangeront pour qu'ils ne se réveillent pas. J'aurais pu substituer le poison au narcotique, mais le stylet est plus sûr. Cette nuit, mes adversaires les plus redoutables auront vécu. Le brassard me donnera une puissance surhumaine... Ce sera le tour des empereurs de trembler. Vous, ma sœur d'adoption, vous serez enfin récompensée de vous être associée à ma juste vengeance. »

Une horreur nous étreignait tous trois, nous réduisant au silence.

La tranquillité avec laquelle s'exprimait Strezzi, alors qu'il s'agissait d'assassiner deux personnes, jetait un trouble sur notre esprit. Et je regardai miss Aldine avec un mépris que je fus impuissant à dissimuler.

Elle réparait certes, mais auparavant son âme de jeune fille ne s'était donc pas révoltée que son misérable parent lui adressât ses ordres criminels avec une si paisible confiance!

Elle dut comprendre ce que je pensais, car ses mains se tendirent vers Tanagra en un geste d'immense détresse.

Et Tanagra, la sœur de notre Ellen, excusa celle qui avait frappé la morte :

« Il l'a soumise pendant plusieurs mois, sans qu'elle le soupçonnât, à l'influence déprimante du haschisch. Il l'a poussée au crime dans un rêve perpétuel. Elle était rose et blonde, gaie, exempte de soucis. Le haschisch en a fait cette créature pâle et désolée. Max Trélam, n'accusez pas celle qui, pour racheter ses crimes involontaires, consent à vivre en réveil que peuplent d'horribles souvenirs. »

Sa voix sonnait pure et mélodieuse comme un chant de séraphin célébrant le mystère divin des miséricordes.

Je lui pris la main, j'y appuyai dévotieusement mes lèvres, murmurant sans m'en rendre compte :

« Vous avez la bonté sereine, la justice ineffable d'une fille du ciel. »

Elle riposta par un doux sourire :

« Une fille de la souffrance suffit, Max Trélam ! »

Et, me désignant Aldine qui la considérait, les pupilles dilatées, semblant, si je puis m'exprimer de la sorte, ressusciter d'entre les désespérées, Tanagra ajouta :

« C'est à elle qu'il faut rendre la conviction que tout peut être pardonné aux êtres de bonne volonté. »

Dominé par la hauteur de pensée, par l'irréel de la scène, je tendis la main à la complice du meurtre de mon Ellen et je prononçai, obéissant à la suggestion toute-puissante qui me courbait :

« Moi aussi, je cesse de vous accuser. Je crois, oui, je crois que l'âme de celle qui n'est plus m'inspire par la voix de celle qui est. »

Un frisson nerveux secoua la pseudo-dactylographe. Ses doigts se crispèrent sur les miens, pénétrant dans ma chair, me serrant jusqu'à la douleur, puis son étreinte se détendit. Elle eut un mouvement de tête volontaire et, d'un accent qui sonna faux :

« Les enveloppes de sucre, reprit-elle, seront servies aux assassins. »